

LA RONDE DES FEMMES NÉPAL 2019

Cécile Koehler



En janvier 2020, deux mois après mon retour du Népal, j'ai écrit ces quelques lignes que je retrouve aujourd'hui, cinq ans plus tard. C'était mon premier voyage dans ce pays. Un rêve ancien, si prégnant et puissant, qu'il me fallait le réaliser seule, en laissant toute la place, durant ces deux mois au Népal, à l'imprévu des rencontres.

Imprévu... pas totalement puisque mon premier objectif était de rencontrer Pema Sangmo – dont je parraine les études – sa famille et les enseignants de l'école Crystal Mountain School, créée par une association française Action Dolpo (<https://www.actiondolpo.com/>). Leur village et l'école se situent à Dhô, dans le Dolpo. Région à l'ouest du pays, très isolée, pour l'instant sans piste, nécessitant au moins quatre jours de marche pour parvenir à Dhô. Le Dolpo étant une zone protégée, il faut faire appel à une agence qui organise le séjour. De ce temps suspendu sur ces hauts plateaux du Dolpo, j'ai retranscrit les notes prises au jour le jour dans un autre document.



La suite de mon séjour au Népal a pour point de départ Kussum, jeune guide de trek à Pokhara. J'ai fait sa connaissance à mon arrivée à Katmandou grâce à Kamal, dont le contact m'avait été donnée par des amis français ayant fait un trek avec lui. L'un de mes souhaits était d'aller à la rencontre de Népalaises vivant d'un métier de la montagne et de vivre ensemble cette montagne. Je me posais cette question : avec le développement du tourisme, le métier de guide pouvait-il rimer avec émancipation pour ces femmes népalaises ? Avant mon départ, en juillet 2019, j'ai eu la chance d'être mise en lien avec Lise Landrin qui venait de passer sa thèse de géographe « Enquêter dans le Népal rural par le théâtre déclencheur ». Son intention : faire s'exprimer des voix d'ordinaire marginalisées ou opprimées, comme celles des femmes et des Intouchables népalaises, chercher à comprendre les rapports entre femmes et hommes et les facteurs qui les font évoluer. Le « théâtre déclencheur » ou « théâtre de l'opprimé » est une pratique de mise en scène qui ouvre un espace où d'autres représen-

tations de soi sont possibles, où l'intime peut être montré sans craindre une quelconque forme de répression. La chercheuse de Grenoble a réalisé son travail de terrain entre 2017 et 2018 dans le village de Sirubari (centre ouest du Népal), sur un groupe constitué de trente-cinq femmes, la plupart de la caste des Intouchables, et sur un groupe d'enfants et d'adolescents scolarisés. Après quelques échanges, Lise Landrin m'a incitée à faire un séjour à Sirubari et m'a transmis ses contacts pour rencontrer des femmes ayant participé à l'enquête.





Babita Tamang, 19 ans

Aujourd'hui, cinq ans plus tard, en relisant mes lignes initiales, je retrouve cette envie d'honorer ces rencontres féminines et de réaliser un petit document en leur honneur. Peu importe s'il est naïf, candide, lyrique, empli de clichés, il résulte de rencontres, de cœur à cœur et finalement est intemporel.

La nuit, vos visages, vos silhouettes défilent dans ma tête, comme les notes dans une mélodie. Vos mains de toutes tailles se nouent, vos pieds nus esquissent des pas de danse, vous formez une ronde. À vos côtés, je suis aux anges. J'entends vos voix aux aspérités rugueuses, elles demandent à être entendues. De toutes mes oreilles, de tout mon cœur, j'écoute dans votre nuit, de ma nuit, le moindre de vos chuchotements. Vous, femmes népalaises.

Bhagwati, Kussum, Sushila, Maya, Kumari, Pabrita, Surhu, Januna, Chiring, Maïju, Ashma, Maïna, Dipa, Ashma, Urmila, Sonitra, Yangji, Naani, Dolma, Sabitui, Sushuma, Pabitra, Mangalmu, Adhikari, Siringd, Dawa, Januna, Prakriti, Babita, Manisha, Pema, j'égrène vos noms comme une prière et m'endors.

Tant de regards échangés, de sourires malicieux et de rires illuminent vos visages, avec ou sans rides, à la peau plus ou moins foncée. J'aime la blancheur éclatante de vos dents. J'aime l'impression de santé, de fierté, de vigueur que vous dégagez. J'aime vos « Namaste », si puissants, accueillants, confiants quand vous croisez un ami ou un inconnu sur un sentier de montagne.

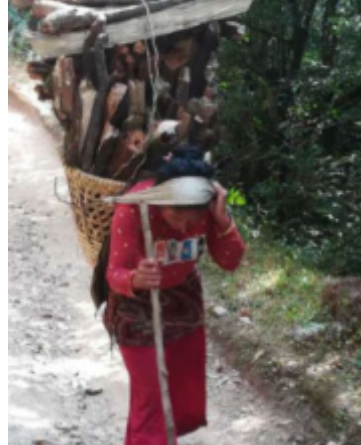
Vous, parfois lourdement chargées de bois, d'herbe, de sacs de riz, vos têtes ont beau être courbées, à l'intérieur vous êtes droites, dignes, altières. Vous savez qu'il faut travailler. Il en va de votre avenir



Yangji



Yangji et sa famille
(grand-mère, mère, frère)



et de celui de vos enfants. Vous rêvez qu'ils soient docteurs, pilotes, ingénieurs et pour cela il faut travailler, être éduqué. Aller à l'école. Vous, si souvent vous n'avez pas eu cette chance. Dans vos cœurs, il peut faire froid quand vous pensez aux misères que vivent beaucoup de femmes, vos voisines, vos cousines, vos amies, vos mères. Ou vous-mêmes. La situation de la femme est meilleure qu'avant, il y a cinq-six ans, tout le monde le dit.



Urmila dans le village de Temal, 80 km à l'est de Kamandou

Mais c'est bien toi Yangji, du haut de tes douze ans, au cours d'une balade dans ton village de moyenne montagne, à Temal (80 km à l'est de Katmandou), tu me lances de ta voix encore enfantine cet adage : « Avoir une fille, c'est arroser le jardin de son voisin ! » Tu précises que toi, tu n'es pas concernée par cette sentence, ta famille t'aime. Mais tu sais aussi que tes parents t'ont déjà choisi un futur mari que tu ne connais pas encore. Tu sais que tu devras vivre auprès de ta belle famille, t'occuper d'elle, travailler aux champs avec eux, même si tu as fait des études, même si tu ne t'entends pas avec eux et s'ils te considèrent mal. Tu sais aussi... que tu ne veux pas.

Une fois, dans les montagnes, juste au-dessus de Katmandou, au détour d'un chemin j'ai croisé votre trio de jeunes femmes aux épaules chargées d'une cinquantaine de kilos de bois. Je vous ai ac-

compagnées jusqu'à votre village. Au cours d'une pause, quel désarroi j'ai perçu derrière vos rires quand tu as dit, Babita, que tu cherchais à partir au Qatar pour trouver un travail. N'importe lequel.



Sushila, corvéable à merci dans une auberge du Langtang.

Et Urmila, n'était-ce pas de la rage dans tes mains prêtes à étrangler l'ail que tu étais en train de planter dans la terre rouge, quand tu évoquais ton mari qui t'a laissée seule, deux mois après votre mariage, en 2012, pour aller travailler à Dubaï ? Depuis, il n'est revenu qu'une seule fois, il y a un an, juste le temps de faire un enfant. Aujourd'hui, il ne connaît ni sa fille de deux mois, ni sa date de retour.

Parfois, Sushila, je percevais une grande tristesse dans tes yeux quand tu servais le *dal bhat* (riz blanc, lentilles et curry de végétaux) aux trekkers d'un autre monde. Mais maintenant tu peux en manger tous les jours parce que tu as quitté ton village isolé de la haute vallée du Langtang et que tu as trouvé cet emploi de domestique à tout faire, à Shyaphru. Par mégarde – et ça tu ne le sais pas – je suis entrée dans ton gourbi où tu passes tes nuits, toi jeune fille d'à peine quinze ans. J'en ai eu la chair de poule.

D'après des chiffres officiels, chaque année, huit mille filles de moins de quinze ans seraient vendues comme esclaves sexuelles, notamment en Inde. Le téléphone portable que possèdent beaucoup de jeunes filles, même parmi les plus

pauvres, même dans les coins très reculés de l'ouest du pays et dans les villages de haute montagne, devient un outil de rabattage pour les trafiquants de femmes, leur faisant miroiter mariage, métier lucratif, vie confortable à la ville, etc.



Urmilla Gurung et Rumilla, sa fille adoptive. Le mari d'Urmilla – "un mariage arrangé" – cuisinier au Japon devrait revenir définitivement dans sept ans. Pour l'instant, il revient deux mois par an.

Comment faire pour que les jeunes, en particulier les femmes, restent au Népal, pas seulement à Katmandou, mais dans toutes ses provinces et puissent y vivre dignement ? Cette question habite Urmilla Gurung depuis qu'elle vit à Sirubari, bourgade d'environ deux mille habitants, où est né son mari. À trente ans, Urmilla souhaite poursuivre le travail de son beau-père. Cet homme de loi, maire durant de nombreuses années, chercha à faire de Sirubari un modèle de développement du tourisme rural, en tentant de pratiquer l'égalité entre genres et castes, tout en étant pleinement respectueux de l'environnement. Dans ce paysage de moyenne montagne (à 1 700 m d'altitude) voué à l'agriculture de subsistance, l'élu Gurung s'employa au début des années 2000 à construire une piste praticable en bus, permettant de relier Pokhara à 60 km. Il amena l'électricité et créa un réseau d'eau potable. Avec une idée novatrice pour l'époque : comment amener des touristes à Sirubari pour créer de l'emploi ? Autour de ses deux passions, la musique et le basket, il se mit à organiser, avec son réseau de



À 170 km à l'ouest de Katmandou, Sirubari est niché dans des collines verdoyantes où se côtoient la caste des Dalits (Intouchables) et la communauté ethnique Gurung



Kamala, l'institutrice de Sirubari (à la retraite en 2019), à gauche et Thukpa, une amie d'Urmilla, très engagées dans le projet du théâtre déclencheur

connaissances, des événements réguliers qui amènent du monde et qu'il fallait accueillir. Peu à peu se sont construites des infrastructures de tourisme éco-durables, bénéfiques pour l'ensemble de la communauté.

Au décès de son beau-père, Urmilla prend en main l'organisation collective de l'accueil. Aujourd'hui une trentaine de maisons (gîtes, chambres d'hôte) peuvent héberger une centaine de personnes. À tour de rôle, les habitants reçoivent les voyageurs qui vivent au rythme de la famille et de la communauté, s'immergeant dans la culture locale. Les bénéfices sont mutualisés. Urmilla qui a été à

l'Université à Pokhara, fourmille d'idées pour maintenir les jeunes sur place, soutenir leur instruction, favoriser les interactions avec le milieu culturel. Sa passion à elle, c'est le théâtre. En 2017, avec l'institutrice du bourg et quelques complices amies, Urmilla entre en lien avec une metteuse en scène népalaise, Pariksha Lamichhane, qui connaissait la jeune géographe, Lise Landrin, en train de réaliser sa thèse sur le théâtre déclencheur en milieu rural. Sur une période de six mois, entre 2017 et 2018, femmes et enfants de Sirubari ont joué le jeu, pleinement engagés. Plusieurs fils conducteurs furent tirés. Par exemple : comment permettre des relations de non-subordination avec les maris ou les personnes de castes supérieures ?

Comment instituer une vision plus démocratique, plus de travaux collectifs, plus de justice dans l'enseignement et la communauté villageoise ? Selon Urmilla : « Ce fut une expérience inoubliable où

nous avons beaucoup ri et parfois pleuré en entendant des voix qui ne s'exprimaient jamais. Et puis, ce fut une aventure tellement riche en partage, même avec les maris, comme lors de la représentation finale qui a attiré beaucoup de monde venu de tout le district ». Et qu'en reste-t-il deux ans plus tard ? « La discrimination entre genres et castes à Sirubari a peut-être un peu diminué mais reste forte. C'est difficile pour les femmes de changer, de saisir leur chance. Cela touche à des questions de l'ordre de l'intime mais aussi du politique. Avec le gouvernement que nous avons aujourd'hui, même si la présidente Bidhya Bhandari est une femme, le Népal rural n'est pas prêt à les aborder », confie Urmilla, déterminée à agir par le biais du politique en s'engageant dans de prochaines élections.

Dicky Chhetri paraît bien déterminée, elle aussi,



Femmes musiciennes visitant le village, invitées à Sirubari pour donner quelques concerts

quand je la rencontre derrière son bureau de chef d'entreprise. Déterminée à sortir les jeunes filles de leur pauvreté, de leur soumission, de cette ligne de vie si prégnante : « Se marier et après mourir », comme elle dit. « Se marier et après mourir ». Ce n'était pas du tout le projet de ses parents qui poussent leurs trois filles à faire des études, alors qu'eux-mêmes sont des paysans analphabètes de la vallée du Khumbu, face à l'Everest. Devant un tel paysage et à force de côtoyer des touristes, le trek est devenu une passion pour les deux sœurs, Lucky et Nicky. Quant à Dicky, qui a fait des études de commerce, elle imagine : « Pourquoi ne pas nous associer toutes les trois et créer notre propre agence de treks ? » Après bien des tribulations, notamment avec le gouvernement, Three Sisters Adventure Trekking s'affiche parmi les agences de treks reconnues à Pokhara. Très rapidement après, les trois sœurs Chhetri lancent le projet qui leur tenait à cœur depuis le début de leur association :



La statue de l'ancien maire, beau-père d'Urmilla Gurung, qui voulut faire de Sirubari un modèle de tourisme communautaire respectueux de l'environnement



Dicky Chhetri, 51 ans, lance un SOS : "Avec le changement climatique, les montagnes sont en danger et on a besoin de personnes compétentes pour minimiser les effets négatifs. C'est donc important que la nouvelle génération de guides arrive avec des connaissances, c'est un des objectifs de notre enseignement".

monter une école où des jeunes femmes de 18 à 35 ans pourraient se former au métier de guide de treks. Une formation en deux ans « où elles apprennent des compétences techniques mais aussi découvrent leurs capacités, gagnant en dignité et confiance », souligne Dicky. Créée en 1999 avec le soutien d'une ONG norvégienne, l'organisme Empowering Women of Nepal forme une soixantaine de jeunes népalaises issues du milieu rural, arrivant très souvent sans formation. Un véritable défi que de s'adapter à chacune pour leur donner une formation de qualité : cours de langues, apprentissage en premiers soins, en environnement, en développement du leadership, etc.

L'enseignement est gratuit. Elles perçoivent un salaire à mesure que la formation avance, obtenant des emplois d'assistantes-guides, puis de guides certifiées. Le problème pour ces jeunes femmes est de trouver un logement. Parfois, les Chhetri les logent gratuitement, en contrepartie de services rendus (cuisine, ménage) dans la guest-house qu'elles ont aménagée pour leurs clients. Pas de doute, ces trois sœurs sont des femmes d'affaires hors-pairs, mais avec une intention clairement énoncée : redonner aux femmes leur pouvoir d'agir. « Percevoir l'épanouissement des femmes guides que nous formons est une joie profonde, c'est même notre mo-

teur », affirme Dicky. « Très souvent, ces jeunes femmes arrivent intimidées, sans savoir dans quoi elles se lancent. Peu à peu, une transformation physique s'opère : le langage corporel change, les connaissances augmentent, ce sont quasiment des personnes différentes qui quittent la formation. Cette transformation est superbe et elle prend racine dans la montagne qui nous est si chère. Notre identité à nous Népalais ! »

Fuir la misère matérielle de ton enfance, être indépendante, choisir ta vie, c'est ce que tu es en train de faire, Kussum. Toi qui fus mon fil rouge durant ce périple au Népal, toi qui m'as introduite chez tes parents dans les contreforts sud des Annapurnas, et chez ta tante, Pabitra, à Sirubari. Toi, heureuse et fière de me faire découvrir des sentiers « hors trek », des hébergements « hors agence ». Même si à Pokhara tu galères pour payer ta chambre partagée avec d'autres filles, tu as réussi à obtenir le diplôme « guide de treks » auprès de l'organisme Empowering women of Nepal. Tu peux ainsi aider financièrement tes parents, accrochés à leurs arpents de terre au village de Dandaswora-Bahakot (district de Syangja). De Pokhara, il faut compter presque une journée, entre le bus (trente kilomètres) et les deux heures à pied en montant d'un très bon pas sur la piste récente qui mène au village.



La maison regroupant les trois activités des trois sœurs Chhetri, "de véritables femmes d'affaires", comme on peut l'entendre dire : agence de treks, propriétaires d'une guest-house et formation pour les jeunes femmes délivrant un diplôme certifié de guide de treks.



Kussum au départ d'un trek, Nayapoul (district de Kashi)



Bhagwati Pun, 35 ans, guide de treks, employée par les sœurs Chhetri : "Les femmes sont bien placées pour faire ce métier, en particulier pour accompagner des touristes femmes. L'alcoolisme chez les hommes reste un problème. Souvent, nous pouvons ressentir une compétition avec les guides hommes, cela m'attriste beaucoup".



Vue sur le Dhaulagiri et les Annapurnas



Kussum Nepali. Nepali est ton nom de famille. Dix jours après notre rencontre, tu m'as confié que les Nepali appartiennent aux basses castes. Etiquetée à vie, n'importe où au Népal et même en Inde. Tu as beau dire que cela n'a pas vraiment d'impact, parfois je surprends des nuages sombres passant dans tes yeux masquant ta confiance en toi, en ton avenir. Toi qui as vingt-sept ans. C'est tellement dur de trouver du travail au Népal, me répètes-tu. Tu as une reconnaissance infinie pour tes parents illettrés dont la priorité a été votre éducation, à toi et ta sœur. Après avoir terminé des études secondaires à Pokhara et suivi le cursus des « Trois sœurs », tu as obtenu ton diplôme de guide de treks reconnu aujourd'hui par le gouvernement népalais. C'est ta troisième saison en 2019. Soit un revenu d'environ deux mille euros par an, si les deux saisons (trois mois au printemps et trois mois à l'automne) ont été bonnes, pour assurer ton quotidien, aider ta famille et avec le surplus, s'il en reste, perfectionner ton anglais. Non, pas question de partir vivre à

l'étranger comme beaucoup de tes copines du village souhaitent le faire ou l'ont déjà fait. Tu veux rester proche de tes parents qui ont donné tant d'affection à leurs deux filles. Eux ont subi le fait d'appartenir à une basse caste, leurs relations avec certaines familles du village en souffrent encore.

Avec les yeux qui brillent, tu dis que tu veux aider à construire le Népal qui a besoin de forces vives pour abolir les discriminations de caste et de genre, stopper la corruption qui gangrène toute l'économie du pays, donner un travail

rémunérateur à ceux qui en ont si besoin. Et pour toi, quelle place imagines-tu dans ton pays ? Tu réponds, sans hésiter : « Défendre ce qui t'est cher, vitale même : la nature ». Ton rêve aujourd'hui serait de sensibiliser les enfants sur la préservation de l'environnement, de mettre en place des actions concrètes dans les écoles, notamment pour réduire les déchets et les recycler. Tu n'as pas encore trouvé les bonnes personnes pour réaliser ce projet, dis-tu un brin découragée. Mais au cours de nos marches itinérantes en montagne du côté des Annapurnas, tu fais preuve d'un tel allant pour remplir ton sac à dos des papiers et plastiques jetés par les villageois de tout âge. Le soir dans les gîtes, tu essayes d'évoquer le sujet en brûlant ce qui peut l'être (même le plastique). Dans les bus, ton regard foudroie les mains qui balancent par la fenêtre ce qui n'est plus désirable ou utile. Parfois, le poids des traditions, en particulier celui de la religion hindouiste, lamine tes forces, Kussum. En cela, tu te sens différente de tes parents et de ta sœur qui sont croyants et pratiquants. Ce n'est pas facile d'assumer et de dire que toi, tu ne l'es pas. Il y a trois ans, tu as dû t'affirmer et dire « Non » à ton père et ta mère que tu chéris : ils avaient choisi pour toi un mari. A vingt-quatre ans, selon un rituel bien précis, il est temps de se marier, disaient-ils. Mais tu tiens à ton entière liberté et aujourd'hui, tes parents l'ont compris. En tous cas, ils n'évoquent plus le sujet.

Ni même pour la sœur cadette, Surhu, 26 ans : aucune proposition de mariage arrangé n'a été lancée. A 26 ans, le rêve de Surhu est de travailler dans une banque comme manager et d'avoir ainsi les rênes pour développer des projets allant aux plus nécessaires. Plus concrètement, elle aimerait perfectionner son allemand (elle a déjà suivi un cursus de deux ans à l'Université de Pokhara) en étant jeune fille au pair en Allemagne durant quelques années et revenir au Népal pour travailler dans le tourisme avec cette compétence linguistique. Mais pour partir, il faut de l'argent. Comme



Surhu et une voisine, dans leur village natal à Dandaswora

toi, Kussum, ta sœur est allée suivre la formation gratuite « guide de treks ». Pour l'instant elle est assistante guide, avec un salaire faible. Tu me racontes que chaque jour, ta sœur prie pour que son vœu soit exaucé. Sa pratique quotidienne du yoga l'aide à acquérir plus de confiance en elle, en la vie, dis-tu. En ce 23 octobre, où je t'ai vue pour la première fois, Surhu, nous rendions visite à tes parents. Je garde en mémoire ta frêle silhouette habillée de blanc, marchant devant moi sur le sentier bordé par la jungle, ton sac à main en plastique rose se balançant au rythme de tes pas. Sur tes épaules, un sac à dos de ville contient des escarpins que tu as échangés contre des baskets pour marcher jusqu'à la maison de ton enfance. Dans ce sac à dos je t'ai vu mettre un sac plastique rempli de petits poissons morts achetés à la bourgade de Syangja, juste avant la montée à pied. « Un mets que mon père adore et que jamais il n'achète », m'as-tu dit. Avec mes grosses chaussures, ma démarche régulière, j'eus l'étrange impression de me sentir plus adaptée à cet environnement qui avait été ton quotidien jusqu'à l'adolescence. Décalée, je te perçois volontairement décalée. Tes gestes, ton attitude montrent bien que tu feras tout pour ne pas mener la vie très rude de tes parents.

Avant d'attaquer une montée raide, je suis étonnée de te voir sortir de ton sac un flacon de crème blanche que tu étales sur tes joues, il n'y a pourtant pas grand soleil. « Ma peau est trop foncée, comme celle de ma mère. Je ne l'aime pas et cette crème à base de plantes que j'ai fabriquée doit l'atténuer », m'expliques-tu. Surprise : on entend le moteur



Arrivée au village de Dandaswora-Bahakot (district de Syangja) où Kussum et Surhu passèrent leur enfance. Un village de mille cinq cents habitants, en plein exode rural, mais avec un dispensaire, notamment pour les femmes, axé sur l'alimentation, le planning familial et la contraception par injection



d'une jeep qui peine. Quand elle passe à notre niveau, tu la hèles. Elle est archi-comble, mais on monte quand même. Elle va jusqu'au village de ta famille. Tu sembles soulagée de ne pas faire cette montée à pied. Entassée, secouée par une piste formée de rails et de véritables marches surplombant le vide, j'écoute les mélodies rocailleuses qui sortent des bouches de ces montagnards dont les trous et les bosses où passent les roues dictent la partition. Je jubile. En pleine brume, après une bonne heure de trajet, nous descendons de ce tas de ferraille à toute épreuve. Nous sommes arrivées au village, au-dessus de la maison familiale. En des-



Maïna, la mère de Kussum et Surhu



Surhu qui a quitté sa vie de citadine

endant le petit chemin qui y mène, je suis surprise d'apercevoir ton geste rapide et habile pour poser du rouge à tes lèvres.

Dix minutes plus tard, nous passons devant l'étable en bambous où deux chèvres au piquet lèvent le nez et où ruminent trois buffalos. Le sentier qui mène à la maison en torchis et au toit de tôle est bordé de magnifiques œillets orange vif. Ta sœur Kussum t'a confié cette responsabilité : m'amener chez tes parents. Tu sembles impressionnée devant cette tâche, toi qui es timide de tempérament – c'est ta sœur qui le dit – et qui parle beaucoup moins bien l'anglais que l'allemand. Je crois que tu ne comprends pas bien pourquoi emmener une étrangère dans un endroit si déshérité. Une étrangère aux cheveux blancs et aux genoux probablement mal adaptés aux pentes raides de cet Himalaya et dont tu dois surveiller tous les pas. J'entends encore ta voix douce et inquiète entonnant, au début de notre rencontre, une sorte de ritournelle : « Are you OK ? Sorry for my english ! « Sorry pour tout, à tel point qu'intérieurement je t'appelais non pas Surhu mais Sorry. Ton œil surveillait le moindre de mes gestes, tu anticipais même mes désirs, par exemple celui d'aller aux toilettes, quand un bon endroit se présentait pour cela ! Devant une telle sollicitude, une si grande attention bienveillante, mon énervement moqueur a vite laissé la place à un grand sourire un peu taquin. Et en définitive, tu t'es détendue et as lâché la bride.

18



Boïni Maïna, un sourire empli de bonté



Salon d'essayage d'une jupe rapportée du Dolpo : complicité et fous rires

Surhu, est extraordinaire de présence. Dès notre premier regard échangé, j'ai eu l'impression que nous nous connaissions, et que c'était réciproque. Très vite, elle m'a appelée Didi (grande sœur en népal), Didi Shishil et elle m'a demandée de l'appeler Boïni (petite sœur), Boïni Maïna. Maïna, ton visage rond, à la peau foncée, si souvent épanoui par un large sourire m'a tout de suite touchée. Aujourd'hui encore je suis émue en y repensant. Tes yeux expressifs, à la fois malicieux et observateurs, valent tous les langages. Tu ne crains pas de me toucher, de me tâter les bras. Comme si j'étais une déesse qui descendait des cieux. Tes accès brusques de tendresse, comme celle de me prendre dans tes bras, m'ont stupéfaite au début et comblée de bonheur. Avec quelle douceur tes mains gonflées par le travail ont apposé la Tikka (poudre à base de curcuma et de farine de riz) sur mon front et glissé le collier d'œillets en guise de bienvenue. Toi et ton mari, vous m'avez donnée votre lit, un large bas flanc en bois couvert d'une natte. Ma venue a modifié la disposition du couchage. Sun, ton mari, est allé dormir dans la pièce consacrée au temple hindou où il est interdit aux femmes non mariées et aux étrangers d'y pénétrer. Toi et ta fille, Surhu, vous vous êtes serrées sur une couche étroite à côté du grand lit. Chaque soir, mes protestations sont restées vaines. Vous inventiez toutes sortes de bonnes excuses pour vous serrer dans l'étroitesse du bas flanc. Cinq nuits durant, nous avons mélangé nos ronflements. Vite, tu t'assoupissais, Maïna. Mais je sais que tu ne dormais que d'un œil, veillant sur mon sommeil : plusieurs fois je t'ai sentie, en pleine nuit, me remettre la couverture qui avait glissé. Même en dormant peu, les nuits ont toujours été réparatrices. Rien d'étonnant puisqu'en la présence de ces deux femmes, j'éprouvais une délicieuse sensation d'apaisement et de sécurité.

Les yeux grands ouverts, encore sur ma couche, je suis bercée par les bruits que font tes gestes précis.

Le balai en bambous et branchages crisse finement dans la cabane (trois pans de murs et un toit) en tôle noircie par la fumée, qui sert de cuisine-salle à manger. Tu racles fort les nattes en demi-cercle disposées autour du foyer à même le sol. Notre festin d'hier soir, du *dal bhat* enrichi par des bouts de poulet, a dû laisser des traces : cosses de haricots secs, pétioles d'épinards, épluchures d'oignons et d'ail. Les grandes assiettes et les tasses en alu tintent légèrement quand tu les disposes sur les planches qui servent d'étagère. J'entends la boîte au thé noir qui s'ouvre, la bouilloire chante, tu y glisses quelques feuilles.

Enfin, à mon tour de m'extirper du cocon de l'édredon. Suhru dort encore. Un brouillard dense nous enserre. À peine rangée, tu ressors la vaisselle et me sers un thé fumant. Nous nous regardons, complices dans notre incapacité à dire des phrases, à parler de tout et n'importe quoi. Donc nous nous taisons, nous nous regardons. D'un vrai regard. Je me sens comme enveloppée par ton large visage de matrone. S'y mêlent à la fois une douce autorité,

une générosité et une finesse sans limite. Toi et moi, nous avons les yeux emplis d'étoiles. Et puis éclate un grand rire qui vient de loin, de nos profondeurs respectives. Nous le partageons, avec une grande joie. D'égale à égale, sans aucune projection. Nous sommes là, ensemble, dans cette ambiance, pour moi fabuleuse, tous les points de références abolis. Stridence des insectes, chants étranges d'oiseaux, poinsettias gigantesques, bananiers plantureux et autres arbres dantesques, refuges des singes. « Modere kussi tsu ! » (« Je suis très heureuse », en nepali). Instant qui perce le temps, qui ne s'oublie pas et revient aujourd'hui comme un mantra dans ma mémoire.

Que la nuit soit réparatrice ou non pour toi Maïna, dès quatre heures, avant le chant du coq, tu te lèves, vite habillée, car tu dors avec presque tous tes vêtements. Tout de suite, tu vas allumer le feu dans la pièce extérieure qui sert de cuisine. Nourrir les bêtes est la première tâche. Faire chauffer le mélange de farine et de lait pour les buffalos, faire la soupe du cochon et aux premières lueurs aller couper l'herbe pour les chèvres sur les terrasses où poussent le riz et le millet. Ton Doko (grande hotte en bambou tressé) une fois plein, tu passeras la large sangle sur ton front, portant ainsi le panier contre ton dos, en veillant à ce que tu ne sois pas déséquilibrée sur la sente qui chemine entre les arpentés de terre, raide et glissante dans la remontée à ta maison. Ensuite, tu prépares la gamelle de Sun qui va travailler comme conducteur d'engin de travaux publics. Il lui faut plus d'une heure de marche pour y aller et le double pour revenir. Enfin, Maïna, tu peux avaler ta première tasse d'eau chaude. Cela te donnera du courage pour aller dehors faire la vaisselle du soir sous une eau glacée qui vient de la montagne et sort d'un tuyau d'arrosage, seul point d'eau du foyer. De bon matin en octobre, la température est proche de zéro à 2 000 m d'altitude. À 48 ans (ou peut-être 47 ou 49 ans, tu n'as jamais su exactement), tu as mal aux articulations, notamment celles de tes mains. C'est ta fille qui le dit, toi jamais tu ne te plaindras. D'ailleurs Kussum te le reproche un peu : « À la maison, on ne parle jamais de choses intimes ».

La ouate humide s'est dissipée et s'est transformée en mer de nuage mettant en valeur les très hauts sommets éclairés par le soleil matinal. À vol d'oiseau, moins de cinquante kilomètres, la pyramide du Machapuchare (« Queue de poisson »), jamais gravie et interdite aux alpinistes aujourd'hui, s'élève, imprenable et sacrée, avec pour voisins les Annapurnas et leurs glaciers. Tu reprends tes gestes amples, pleins de rondeur, Maïna, tu t'assois en tailleur sur la natte et prépares les chapatis à base de farine de millet. Arrivent deux adolescentes voisines, visiblement ce sont des habituées du foyer. Gaies, enjouées, elles mettent la main à la



Le potager de Maïna et Sun, leur fierté



A portée de main, la pyramide du Machapuchare très souvent dans la brume.

20



Didi Shishil fait rire son entourage.



rivent à vendre à l'extérieur du village du riz, des fruits (pommes, macadamia) et du tabac qu'ils cultivent.

En rentrant du potager, pour ta grande sœur Didi Shishil, tu lui prépares une surprise qui sera pour elle un merveilleux cadeau : tu as mis de l'eau à chauffer pour une douche. Se verser un grand seau d'eau chaude dans un petit coin propre, c'est un délice ! Didi Shishil t'en est infiniment reconnaissante. Tout est paisible dans ce paysage suspendu à flanc de montagne. Les trois chats, les six chatons et le chien goûtent le soleil pas encore trop chaud. Encore cette impression de lenteur, d'être hors du temps. Surtout quand je te regarde tourner longtemps, longtemps, la cuillère dans le chaudron où tu cuis le lait des buffalos pour en faire du beurre. Les rayons du soleil jouent avec les escarbilles du feu. Nous baignons dans une lueur gris-bleutée, pas si facile à respirer pour mes bronches occidentales. Puis c'est le temps du *dal bhat* que tu prépares avec soin. Il te faut une bonne heure pour cuisiner ce plat quotidien (deux ou trois par jour) qui connaît quelques variantes dans la composition du curry, avec les jours de fête des morceaux de poulet, de buffalo ou de chèvre. Dans l'après-midi, tu retourneras au champ pour récolter le millet et après une petite eau chaude, tu monteras au village apporter le dîner à une vieille femme, seule, démunie. À la nuit tombante, vers dix-sept heures, tu reviendras t'occuper des bêtes : nettoyer l'étable, leur donner à manger. Ton mari, Sun, revient à ce moment-là de sa longue journée de travail. Vous rallumez le foyer et enfin vous vous posez. Avec joie, vous vous retrouvez. Il n'y a pas besoin de comprendre les mots que vous échangez pour ne pas en douter. Vos mains dans une parfaite harmonie épluchent l'ail, les pommes de terre...

On va s'arracher, on le sait. Soudain, vous disparaissiez derrière la maison et très vite vous revenez,

Maïna avec un collier de petits œillets rouge pétard, et Sun avec un collier d'œillets orange vif, probablement cueillis et tressés la veille. L'un après l'autre vous m'étreignez et me les glissez autour du cou. Tout à coup, nos visages, nos corps, toutes nos personnes s'illuminent. Étrange sensation d'être dans un instant exceptionnel qui n'a ni commencement, ni fin. Et pourtant, il y en a une. Nous nous retrouvons devant la barrière de bambous. Je passe devant, Surhu me suit, Maïna et Sun restent derrière. Je me retourne et vois leur main levée, je ne distingue pas bien leurs visages dans la semi-obscurité. C'est moi qui, dans cette vie, ai pris le beau rôle : celui de pouvoir partir, d'aller là où je veux. Et tout à coup, je me sens très humble avec ce couple dans mon dos, mes œillets suspendus au cou. Ils embaumeront l'heure et demie de descente vers la vallée. Et bien plus que ça. Lorsque je monterai dans l'estafette qui me ramènera sur Katmandou, je ne les enlèverai pas. Et après dix heures de voyage, compressées sur des corps multiples, les boules de lumière garderont le même parfum. Aujourd'hui encore, en écrivant je ressens leur odeur et retrouve la sensation qui m'avait bouleversée devant la barrière de bambous, celle de l'humilité face aux beautés du mystère des rencontres, dont l'une avec soi-même. Les miennes se mêlent aux vôtres. Je suis des vôtres. Vous me le faites si bien sentir. Tous les quatre – vous deux, votre fille Surhu et moi, nous passons une longue soirée entrecoupée de rires, de silence, de rots honorant la bonne nourriture. Une fois de plus, je me laisse bercer par la mélodie de vos voix. Doucement mes paupières se ferment à force de regarder les flammes qui peu à peu perdent vigueur. Je suis comblée. Chaque jour, chaque soirée, chaque nuit passés avec vous, il en est ainsi. Je garderai toujours au chaud la scène du matin de mon départ. L'aube se lève à peine à cinq heures. Il

y a du brouillard. Il fait gris et froid. Nous sommes dehors, entre la pièce à dormir et la cuisine, comme des ombres, floues, un peu empruntées.

Pema, je dois te dire : alors que je ferme la ronde – comme si elle pouvait se clore – mettant la touche finale à ce texte, ton visage m'apparaît au centre de la ronde de toutes les femmes rencontrées. Ton prénom et nom, Pema Sangmo, s'égrènent sur chacune des touches du clavier. Je dois te dire : les deux jours – seulement deux jours puisque le mauvais temps l'avait exigé – passés avec toi et ta famille sur tes hauts plateaux du Dolpo m'ont touchée pour toujours. Cet adverbe, toujours, je ne l'aime vraiment pas, la vie est tellement mouvement. Mais là, pour toi, dans ce que je ressens, il est juste, vivant. Tu fus la principale raison d'être de mon voyage au Népal en septembre 2019, participant au financement de tes études grâce à Action Dolpo (www.actiondolpo.com). Je t'ai longuement évoquée dans mon carnet sur le Dolpo. Et dans celui-ci, je te le dis : tu es au centre, ton sourire lumineux, partout présent, en filigrane ●

Dieulefit, 27 et 28 juillet 2025



RANDONNÉE PÉDESTRE

Dimanche 12 octobre

Les coteaux de la Juine au départ de Lardy

Alberte DAÑON (06 84 30 71 98) et
Geneviève YARED (06 63 56 64 92)

Boucle de treize kilomètres sur les coteaux des deux rives de la Juine entre champs cultivés et sous-bois.

10h : RDV devant la gare. Sortie 1, rue de la gare.

Dimanche 16 novembre

A la découverte de Boussy (Essonne)

Didier et Christine LEBRE (06 66 13 06 94)

Centre équestre, moulins, Closerie Falbala (Fondation Dubuffet), sous-bois et bords de l'Yerres, Une randonnée variée de 10,5 km.

R.V. 10h30 Gare de BOUSSY SAINT ANTOINE, RER D direction Melun Gare de Lyon train ZACO à 9h54 - arrivée à 10h26. Horaire de septembre, susceptible de changement. Sortie vers le Centre commercial
Parking de la gare : N 48.68083 – E 2.5329